Initiation sacerdotale et initiation royale

Quoique nous ayons déjà traité souvent, et notamment dans notre ouvrage *Autorité spirituelle et pouvoir temporel*, la question des rapports des deux fonctions sacerdotale et royale, et par conséquent des deux initiations correspondantes, nous pensons devoir y revenir une fois encore, en présence de certaines conceptions erronées qui semblent se répandre de divers côtés, et qui tendent à présenter chacune des deux initiations comme formant par elle-même un tout complet, de telle sorte qu'on aurait affaire, non pas à deux degrés hiérarchiques différents, mais à deux types doctrinaux irréductibles. L'intention principale de ceux qui se font les propagateurs d'une telle conception paraît être d'opposer les traditions orientales, qui seraient du type sacerdotal ou contemplatif, et les traditions occidentales, qui seraient du type royal et guerrier ou actif ; et, quand on ne va pas jusqu'à proclamer la supériorité de celles-ci sur celles-là, on prétend tout au moins les mettre sur un pied d'égalité. Ajoutons que ceci s'accompagne généralement, en ce qui concerne les traditions occidentales, de vues historiques quelque peu fantaisistes sur leur origine, telles, par exemple, que l'hypothèse d'une « tradition méditerranéenne » primitive et unique, qui probablement n'a jamais existé.

En réalité, à l'origine, et antérieurement à la division des castes, les deux fonctions sacerdotale et royale n'existaient pas à l'état distinct et différencié ; elles étaient contenues l'une et l'autre dans leur principe commun, qui est au delà des castes, et dont celles-ci ne sont sorties que dans une phase ultérieure du cycle de l'humanité terrestre. Il est d'ailleurs évident que, dès que les castes ont été distinguées, toute organisation sociale a dû les comporter toutes également, puisqu'elles représentent différentes fonctions qui doivent nécessairement coexister ; on ne peut concevoir une société composée uniquement de Brâhmanes, ni une autre composée uniquement de Kshatriyas. La coexistence de ces fonctions implique leur hiérarchisation, conformément à leur nature propre, et par conséquent celle des individus qui les remplissent ; le Brâhmane est supérieur au Kshatriya par nature, et non pas parce qu'il a pris plus ou moins arbitrairement la première place dans la société ; il l'est parce que la connaissance est supérieure à l'action, parce que le domaine « métaphysique » est supérieur au domaine « physique », comme le principe est supérieur à ce qui en dérive ; et de là provient, non moins naturellement, la distinction des « grands mystères », constituant proprement l'initiation sacerdotale, et des « petits mystères », constituant proprement l'initiation royale.

Cela étant, toute tradition, pour être régulière et complète, doit comporter à la fois les deux initiations, celle des « grands mystères » et celle des « petits mystères », la seconde étant d'ailleurs subordonnée à la première, comme l'indiquent les termes mêmes qui

les désignent. Cette subordination n'a pu être niée que par les Kshatriyas révoltés, qui se sont efforcés de renverser les rapports normaux, et qui, dans certains cas, ont pu réussir à constituer une sorte de tradition irrégulière et incomplète, réduite aux « petits mystères », les seuls dont ils avaient la connaissance, et présentant faussement ceux-ci comme la doctrine totale. Dans un pareil cas, l'initiation royale seule subsiste, d'ailleurs dégénérée et déviée par le fait même qu'elle n'est plus rattachée au principe qui la légitimait ; quant au cas contraire, celui où l'initiation sacerdotale seule existerait, il est assurément impossible d'en trouver nulle part le moindre exemple. Cela suffit à remettre les choses au point : s'il y a vraiment deux types d'organisations traditionnelles et initiatiques, c'est que l'un est régulier et l'autre irrégulier, l'un complet et l'autre incomplet ; il ne saurait en être autrement, et cela d'une façon absolument générale, en Occident aussi bien qu'en Orient.

Certes, nous avons dit nous-même, en maintes occasions, que, dans l'état actuel des choses tout au moins, les tendances contemplatives sont beaucoup plus largement répandues en Orient et les tendances actives (ou plutôt « agissantes ») en Occident ; mais ce n'est là qu'une question de proportion, et non pas d'exclusivité. S'il y avait une organisation traditionnelle en Occident, ce qui n'est pas le cas actuellement, elle devrait normalement, tout aussi bien que celles de l'Orient, comporter à la fois l'initiation sacerdotale et l'initiation royale, sous une forme ou sous une autre, mais toujours avec reconnaissance de la supériorité

de la première sur la seconde, et cela quel que soit d'ailleurs le nombre des individus qui seraient respectivement aptes à recevoir l'une ou l'autre de ces deux initiations, car le nombre n'y fait rien et ne saurait aucunement modifier ce qui est inhérent à la nature même des choses.

Ce qui peut faire illusion, c'est qu'en Occident, où toute organisation réellement initiatique a disparu (en dépit du maintien, dans quelques cas, de certaines formes symboliques incomprises), on trouve plus facilement aujourd'hui les vestiges de l'initiation royale que ceux de l'initiation sacerdotale ; et même, par un phénomène assez étrange, on voit parfois reparaître, d'une façon plus ou moins fragmentaire, quelque chose de ces traditions déviées qui furent, en des circonstances fort diverses de temps et de lieu, le produit de la révolte des Kshatriyas, et dont le caractère « naturaliste » constitue toujours la marque principale. Il ne convient pas, pour le moment tout au moins, d'y insister davantage ni de donner des exemples précis ; nous signalerons seulement la prépondérance accordée fréquemment, en pareil cas, au point de vue « magique » (et il ne faut d'ailleurs pas entendre exclusivement par là la recherche d'effets extérieurs plus ou moins extraordinaires), résultat de l'altération des sciences traditionnelles séparées de leur principe métaphysique.

Le « mélange des castes », c'est-à-dire en somme la destruction de toute vraie hiérarchie, caractéristique de la dernière période du Kali-Yuga, rend d'ailleurs plus difficile, tout au moins pour ceux qui ne vont pas

jusqu'au fond des choses, de déterminer exactement la nature réelle d'éléments comme ceux auxquels nous faisons allusion ; et encore ne sommes-nous sans doute pas arrivés au degré le plus extrême de la confusion. Le cycle historique, parti d'un niveau supérieur à la distinction des castes, doit aboutir, par une descente graduelle dont nous avons retracé ailleurs les différentes étapes, à un niveau inférieur à cette même distinction, car il y a évidemment deux façons opposées d'être en dehors des castes : on peut être au delà ou en deçà, au-dessus de la plus haute ou au-dessous de la plus basse d'entre elles ; et, si le premier de ces deux cas était normalement celui des hommes du début du cycle, le second sera devenu celui de l'immense majorité dans sa phase finale ; on en voit dès maintenant des indices assez nets pour qu'il soit inutile de nous y arrêter davantage, car nul ne peut nier que la tendance au nivellement par en bas soit un des caractères les plus frappants de l'époque actuelle.

On pourrait cependant objecter ceci : si la fin d'un cycle doit nécessairement coïncider avec le commencement d'un autre, comment le point le plus bas pourra-t-il rejoindre le point le plus haut ? Un redressement devra s'opérer en effet, et ne sera possible précisément que lorsque le point le plus bas aura été atteint ; ceci se rattache au secret du « renversement des pôles ». Ce redressement devra d'ailleurs être préparé, même visiblement, avant la fin du cycle actuel ; mais il ne pourra l'être que par celui qui, unissant en lui les puissances du Ciel et de la Terre, celles de

l'Orient et de l'Occident, manifestera au dehors, à la fois dans le domaine de la connaissance et dans celui de l'action, le double pouvoir sacerdotal et royal conservé à travers tous les âges, dans l'intégrité de son principe unique, par les détenteurs cachés de la Tradition primordiale. Il serait d'ailleurs vain de vouloir chercher dès maintenant à savoir quand et comment une telle manifestation se produira, et sans doute sera-t-elle fort différente de tout ce qu'on pourrait imaginer à ce sujet ; les « mystères du Pôle » (*Asrâr qutbâniyah*) sont bien gardés, et rien n'en pourra être connu à l'extérieur avant que le temps fixé ne soit accompli.

René GUÉNON.

Mesr, 7 rajab 1349 H.